TEMPERATURE

Du 1er novembre 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	64	18
Midi.....	70	21
3 P. M.....	70	21
6 P. M.....	—	—

Le Budget Japonais

Il est évident que les adversaires qui luttent depuis neuf mois dans cette Mandchourie chinoise, objet de leurs convoitises, ne songent nullement à déposer les armes, que les Japonais, malgré leurs victoires répétées, ne peuvent pas se considérer définitivement vainqueurs, que les Russes ne croient pas la partie perdue et se disposent à de nouveaux et gigantesques efforts. S'il n'y avait donc que la volonté des belligérants pour mettre fin aux hostilités la guerre pourrait durer longtemps encore, des années même.

Mais il est d'autres facteurs qui peuvent faire courber les volontés les plus tenaces, apaiser les plus violentes colères, faire rentrer les ongles aux plus agressifs.

Il y a d'abord les puissances neutres, qui se tiennent avec une prudence extrême à l'écart de la lutte et évitent scrupuleusement de donner prise au moindre soupçon de partialité, mais dont le commerce souffre et qui pourraient bien se fatiguer d'une guerre qui tout en ne les intéressant pas directement leur cause de graves dommages.

Ces puissances auraient parfaitement le droit de faire comprendre aux autorités de St-Pétersbourg et de Tokio que la continuation des hostilités est préjudiciable au reste du monde et qu'il serait temps de songer à y mettre terme. Il est même très probable que les chancelleries ont déjà échangé quelques vues à cet égard.

Mais l'argent, le nerf de la guerre, en devenant plus rare dans les coffres des adversaires, pourrait exercer une influence plus puissante que celle de pays neutres. La guerre a déjà coûté des sommes colossales aux Russes et aux Japonais, et ils doivent se préparer à de nouveaux et plus grands sacrifices encore. La Russie, elle, possède une immense réserve, à laquelle elle n'a pas encore touchée et qui est immédiatement disponible, puisque le gouvernement en a l'absolue disposition, sans aucun contrôle. Mais il n'en est pas de même pour le Japon, qui se voit aujourd'hui dans la nécessité de faire appel directement au peuple en le frappant d'impôts écrasants. Le projet de budget pour les trois premiers mois de 1905 et l'année fiscale commençant le 1er avril, projet qui va être soumis à la diète à sa rentrée, le 25 novembre, est très instructif. Pour faire face aux dépenses de la guerre, en dehors des $60 000 000 de dépenses courantes, les financiers japonais estiment que $385.000.000 sont nécessaires, et ils proposent de lever cette somme en réduisant les frais d'administration de $45.000.000, en renonçant à $35.000.000 de travaux publics et en empruntant $305 000.000.

Le gouvernement propose de porter la taxe agraire à 6 pour cent, de doubler les taxes sur le revenu et le trafic, d'élever la taxe sur le saké, d'augmenter les droits de douanes et de créer des taxes personnelles.

En outre de nouveaux droits frapperont les héritages, les billets de chemins de fer, les connaissements et les textiles, et un monopole du sel sera établi.

Le peuple japonais est-il en mesure de faire un pareil effort? C'est très possible, mais en même temps il est certain qu'il en sortirait épuisé.

C'est pourquoi les hommes d'état réfléchiront durant l'hiver qui commence aux graves et dangereux problèmes financiers qu'ils ont à résoudre pour continuer la guerre, et il ne serait pas surprenant qu'ils eussent sur leur esprit plus d'influence que les avis des puissances neutres.

UNE Nouvelle exposition!

Quelques opinions.

Dernièrement, dit le "Matin" de Paris, la nouvelle se répandit qu'il était d'ores et déjà question d'organiser, à Paris, une exposition universelle pour célébrer, en 1920, le cinquantenaire de la troisième République. Ce n'était là qu'un bruit, un simple bruit. Le ministère du commerce le démentit presqu'aussitôt. N'empêche que l'idée est maintenant lancée et qu'elle fera peut être bien son chemin tout de même.

Dès lors, une question se pose: cette exposition est-elle désirable? Si l'exposition dernière enrichit quelques privilégiés, par contre, elle causa bien des ruines. Renouveler l'expérience, ne serait-ce pas préparer de nouveaux déboires au commerce et à l'industrie, si cruellement éprouvés? Il appartenait à ceux qui représentent les diverses branches de l'activité humaine de se prononcer sur ce point. Nous sommes donc allé solliciter leur avis autorisé, et ce sont les résultats de ce petit referendum que nous allons placer sous les yeux de nos lecteurs.

Un partisan résolu.

En sa qualité de président du Comité de l'alimentation parisienne, M. Marguery était tout désigné pour se prononcer l'un des premiers:

"—Je suis, nous répond-il sans autre préambule, un partisan résolu des expositions universelles. La France ne saurait s'en passer. Et je trouve qu'attendre 1920 pour en ouvrir une autre, ce serait attendre trop longtemps. Une exposition, à cette date, fêterait et célébrerait dignement, il est vrai, le cinquantenaire de la République. Mais pourquoi ne pas continuer la tradition et organiser, pour 1911—onze ans après l'autre—notre grande foire nationale? A cette époque, on aurait depuis longtemps oublié les mécomptes de 1900. La province, comme Paris, se rallierait avec joie à l'idée d'une exposition universelle. Notre commerce, notre industrie, nos arts, notre influence ne pourraient qu'y gagner."

M. Léopold Bellan.

En même temps que syndic du conseil municipal, M. Léopold Bellan est l'un des commerçants les plus connus et les plus estimés du quartier du Sentier.

"—Je considère, nous dit-il, que les expositions, pourvu qu'on ne les renouvelle pas trop souvent et qu'on ne les transforme pas en des champs de foire où les danses du ventre seules font recette, ont du bon et sont utiles. La France a le goût pour elle et n'a rien à redouter de la concurrence basée sur l'imitation de ses produits. Elle ne peut, au contraire, que gagner à un tournoi qui excite l'émulation des commerçants et des industriels de tous les pays.

"Dans ces conditions, l'exposition de 1920, arrivant assez longtemps après celle de 1900, viendrait bien à son heure; d'autant mieux qu'elle permettrait à la France de fêter avec éclat le cinquantenaire de la troisième République."

M. Mascuraud.

"—Pourquoi, s'exclame M. Mascuraud, président du Comité républicain du commerce et de l'industrie, pourquoi parler d'une exposition universelle en 1920? L'habitude est prise, aujourd'hui, des expositions se succédant, à Paris, tous les onze ans; et la prochaine, j'en suis convaincu, aura lieu en 1911.

"Les inconvénients? Il en existe! le fait est indiscutable; mais il existe aussi des avantages, et ceux ci compensent largement ceux-là. Je n'eusse sans doute pas exprimé la même opinion, il y a trente ans. Que voulez-vous? le pli est pris à présent. Tous les pays font des expositions universelles. Celle de Saint-Louis fermera ses portes quand celle de Liège ouvrira les siennes. Milan succédera à Liège, Londres peut être à Milan. Et ce serait vraiment nous diminuer aux yeux de l'étranger que supprimer nos expositions.

"L'entreprise de 1900 a provoqué de nombreuses déconvenues; mais à cette époque, nous étions loin de l'entente cordiale. Et l'Angleterre, voyez-vous, c'est actuellement la plus grande cliente de la France.

"J'ai donc le ferme espoir que notre prochaine exposition—en 1911—aura le plus grand succès."

A la Société des ingénieurs civils.

"—Les expositions universelles, quelque mal que d'aucuns en pensent, sont assurément un instrument de progrès incomparable, nous dit M. Couriot, président de la Société des ingénieurs civils. Mais de semblables manifestations, pour être réellement intéressantes, doivent se reproduire à dates régulières. De cette façon, elles indiquent l'évolution industrielle pendant un laps de temps déterminé et marquent les étapes de la route parcourue.

"On a prétendu que les expositions ne servent qu'à donner des armes aux étrangers. Je ne saurais m'associer à cette manière de voir. On ne montre que des résultats, simplement, mais les moyens grâce auxquels ils ont été obtenus demeurent le secret des producteurs....

"—En somme, précisons-nous, vous ne seriez pas hostile au projet d'exposition?

"—Non, au contraire, mais il serait préférable que l'exposition—si exposition il doit y avoir—eût lieu en 1911. Rien n'empêcherait de fêter la date mémorable du cinquantenaire de la République par une fête quelconque, sans reculer pour cela une manifestation qui, je ne saurais assez le répéter, présenterait une incontestable utilité.

Au Syndicat de l'ameublement.

Le secrétaire général du syndicat de l'ameublement ne partage pas l'avis de M. Couriot.

"—Les expositions universelles, nous dit-il, ne donnent aux commerçants et aux industriels que des résultats pratiques fort maigres quand elles ne leur coûtent pas très cher. Dans les grandes expositions, le public est sollicité par trop de choses. J'estime que les expositions partielles sont infiniment plus intéressantes. Ceux qui s'y rendent ont pour but d'examiner une catégorie spéciale d'objets. Non seulement ils y font de plus nombreuses acquisitions que dans les expositions universelles mais encore ils y peuvent prendre plus facilement une notion des progrès accomplis par une industrie.

"—Donc, pas d'exposition universelle en 1920?

—"Je n'en vois aucunement la nécessité, bien au contraire!"

Au Comité national des architectes.

Ici, à notre grande surprise, avouons-le—les architectes ne semblent ils pas plus intéressés que quiconque à l'organisation d'une exposition universelle? — nous recueillons une nouvelle note discordante.

C'est une sévère condamnation que prononce, à l'égard des expositions universelles, le Comité national des architectes:

"—Gardons-nous, s'écrie M. Christie, secrétaire général, de renouveler la triste expérience de 1900, de préparer une seconde édition de ce lamentable "fiasco". Jamais spectacle aussi sot ne fut donné, dans Paris, aux étrangers, Kermesse indécente, ridicule, inutile, triomphe des palais de carton, apothéose de la danse du ventre: je ne trouve point de définition assez flétrissante pour ces sortes de foires internationales, où l'industrie, le commerce, l'agriculture, les arts—tout ce qui fait la grandeur d'un pays—sont relégués au second plan, bien loin derrière les entreprises plus ou moins esthétiques et les attractions plus ou moins sensationnelles organisées par les impresarios des Deux-Mondes...."

"—Si l'on voulait, ajoutent MM. Marchand et Charpentier, faire une exposition vraiment sérieuse, il faudrait qu'elle restât purement industrielle et commerciale, qu'elle bannît sévèrement de son enceinte les restaurants, les concerts, les villages nègres, le Vieux-Paris.... Rappelons nous ce que furent les premières expositions universelles à Paris, celle de 1855 surtout, qui sut conserver la dignité, la correction indispensable à toute entreprise sérieuse. Il faut revenir à cette méthode, ou bien abandonner l'idée d'une exposition future".

La chambre de commerce anglaise.

Mais ce ne sont pas seulement les Français que la question d'une exposition universelle intéresse. Ce sont aussi les étrangers, qui y coopèrent pour une si grande part. Aussi ne nous sommes-nous pas borné à interroger nos compatriotes.

M. Millington Drake, président de la chambre de commerce anglaise, nous dit:

"—Il faut se garder de tenter une nouvelle expérience si l'on n'est pas absolument certain du succès: la prochaine exposition universelle de Paris doit être triomphale ou ne pas être. Je crois qu'une sage administration pourrait éviter les errements de 1900, et qu'une foire internationale ne provoque pas nécessairement un désastre financier. Mais que d'écueils à éviter!....

"Quoi qu'il advienne, la France aurait la collaboration la plus active de l'Angleterre et pourrait compter sur son concours le plus dévoué. L'entente cordiale ne fait que commencer...."

La chambre de commerce américaine.

L'avis de M. Charles Becker, secrétaire général, est formel:

"—Il faut souhaiter de tout notre cœur une exposition universelle. Paris peut faire, en 1920, quelque chose de plus grandiose encore qu'en 1900, et le monde entier accueillerait avec enthousiasme ce projet."

Nous faisons observer à notre interlocuteur que les expositions sont, en général, de désastreuses entreprises financières et qu'à Saint-Louis même....

"—Les Etats-Unis, dit-il, n'ont point voulu faire, à Saint-Louis, une exposition. Les expositions universelles représentent évidemment de gros sacrifices, mais elles sont de patriotiques entreprises et ajoutent singulièrement à la grandeur morale d'un pays. Nous ne regretterons point les millions qui auront payé notre exposition."

La chambre de commerce italienne.

"—Pourquoi hésiterait-on, déclare M. Rubini, secrétaire général, à faire, dans quelques années une exposition universelle? La dernière, il est vrai, n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait, mais, à qui la faute? Non pas aux exposants, mais au système adopté par l'administration: l'adjudication, en effet, a donné des résultats déplorables et la plupart des adjudicataires, trompés par les apparences, sont allés vers l'inévitable faillite. Il faudrait que les emplacements soient, à l'avenir, soumis à des tarifs bien déterminés et sévèrement contrôlés. Le succès est à ce prix."

M. Edmond Théry.

Pour compléter notre enquête, il nous restait à recueillir l'opinion d'un économiste. Nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à M. E. Théry, directeur de "l'Economiste européen":

"—Je suis un partisan résolu des expositions universelles à Paris, nous dit il, parce que j'ai observé qu'elles attirent en France un nombre d'étrangers toujours croissant, et que ces étrangers, après avoir visité une première fois les merveilles artistiques de Paris, reviennent ensuite pour séjourner dans nos principales stations thermales et balnéaires.

"En me plaçant sur le terrain économique et financier qui est le mien, j'estime donc que les expositions universelles sont non seulement favorables à l'industrie et au commerce parisiens, mais qu'elles sont aussi de la plus haute utilité pour le commerce, l'industrie et l'agriculture de la France entière.

"Les étrangers dépensent chaque année, sur notre territoire, une somme certainement supérieure à ces 1.500 millions; c'est pourquoi j'approuve énergiquement toutes les manifestations qui attirent les étrangers en France. Les expositions universelles sont de toutes ces manifestations, celles qui donnent incontestablement les plus grands résultats, et je ne regretterais qu'une chose: c'est que la prochaine exposition fût reportée à l'année 1920 et non à l'année 1911, date conforme aux précédents."

Conclusion.

On vient de le voir: la majorité des gens que nous avons questionnés se prononce pour l'organisation d'une nouvelle exposition, et l'opinion qui domine, c'est que cette exposition devrait avoir lieu dans sept ans plutôt que dans seize. De toutes façons, on aura le temps d'y penser.

Néanmoins, dès maintenant, on peut considérer que la question est posée.

ENTRE EUX.

Il y a quelques soirs, dans un express, un voyageur essayait de s'endormir. Mais deux autres voyageurs, dans le même compartiment, causaient avec une telle animation qu'il y dut renoncer. Il fit contre fortune bon cœur. Pour tromper l'ennui de la route, il regarda, il écouta.

C'étaient deux députés que la rentrée des Chambres rappelait à Paris. Tous deux du Bloc, mais non des plus farouches. Le premier, jeune, fin, élégant, bien tubé: un député de ville. Le second, fort, sanguin, bon vivant, l'air matois: un député des champs. Le premier n'avait près de lui qu'une serviette d'avocat.

"Tiens! dit l'autre, qu'entouraient des sacs et des valises, vous n'avez pas de bagages? — Non. J'ai trois installations; tout en triple, même l'habit; le numéro 3 reste là bas pour les Comités agricoles. C'est commode, mais dispendieux.— Franchement, répartit le gros, avec tous les frais que nous avons, les députés de province mériteraient bien de toucher 2,000 francs de plus. Savez-vous que mon élection m'a coûté 25.000 fr.? Cela fait 5 fr. la voix. Je pense que, pour vous, c'est à peu près de même. Et, sans les palmes académiques, ce serait encore plus cher. Ah! les députés allemands ont de la chance! J'en ai rencontré un en Suisse; il m'a dit que l'électeur lui revenait à 30 centimes.... Il est vrai qu'en Allemagne, "ils" n'ont pas d'influence: ils ne peuvent même pas déplacer un concierge.... Vous vous rappelez l'élection contestée de X. En voilà un qui a dépensé de l'argent! Il y avait dans le dossier un instantané où il donnait 20 fr. à un électeur.—Comment! on distinguait la pièce?...."

Le député des champs offrit à son collègue un havane. Ce n'est pas, fit le député de ville, un cigare de la Chambre?—Jamais de la vie; ils sont détestables. Je n'en prends que pour mes électeurs, quand ils me le demandent."

Il y eut un silence. "Eh bien! nous allons donc séparer l'Eglise de l'Etat?—Naturellement. Nous ne pouvons plus souffrir les affronts de Rome—Oh! moi, dit le gros: ça m'est égal pourvu que ça se fasse rondement, avant la fin de la législature. Je sais bien qu'on ne peut pas tout envisager du point de vue électoral. Mais je ne veux pas que, dans mon arrondissement, les élections se fassent là-dessus... C'est la bouteille à l'encre, cette histoire là! — Vous aviez des Sœurs, chez vous? — Oui, elles sont toujours là. Elles ont simplement changé de robe et mis un chapeau ... Tout de même, elles ont perdu le prestige de la cornette. — C'est vrai: l'habit fait un peu le moine."

Le troisième voyageur n'avait plus la moindre envie de dormir quand ses deux compagnons abordèrent l'impôt sur le revenu: "Encore une jolie affaire! s'écriait le gros législateur. Vous avez vu l'expérience de Rouvier? Un fiasco complet. Ce sont les moyens et les petits qui seraient le plus atteints." Son collègue haussa les épaules: "On ne bouleverse pas d'un coup tout un régime fiscal. Il y a des réformes à faire; mais il faut les faire doucement. Moi, je ne voterai pas le projet.—Moi, non plus."

"Croyez vous qu'on débarque André?—Parbleu, c'est le ministère qui mène la campagne contre lui. On devrait bien aussi nous débarrasser de Pelletan. Un fléau, ce gaillard là! Il a mis l'anarchie dans la marine. Et puis, vous savez, il a un de ces dossiers....—Oh! celui-là, il est indébarquable. Il a derrière lui soixante députés et la "Dépêche."

La conversation se ralentit, comme découragée. "Je vais demander un congé, reprit le député des champs. Vous, vous êtes un bûcheur; peut-être pas comme Doumer qui dort deux heures par nuit, sur un lit de camp, dans son cabinet de travail; mais enfin, vous êtes un bûcheur; vous êtes jeune. Moi, je sais trop que les séances, les commissions, le reste, cela ne fait ni chaud ni froid. J'irai à Nice.— Ma foi, dit le jeune homme, vous avez raison. Ce n'est vraiment pas la peine de s'éreinter pour que de sales politiciens viennent détruire le peu qu'on fait de bien."

L'express entrait en gare de Paris. Le député des champs rassembla ses valises; le député de ville ramassa sa serviette. Et le troisième voyageur descendit assez content, en somme de leur conversation: "Mais pourquoi, diable! se demandait il, ne parlent-ils pas à la tribune comme ils parlent entre eux?"

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de l'Orpheum a été autant applaudi le second jour que le premier. C'est un des mieux composés depuis le commencement de la saison. L'athlète Treloar est sans contredit le plus beau spécimen de la race humaine qu'on ait jamais vu. Les comédiens sont excellents et les phoques dressés de Webb sont extraordinairement habiles.

CRESCENT.

George Sidney a obtenu hier au Crescent dans les deux représentations de "Busy Izzy" tout le succès qu'il mérite. C'est un artiste hors de pair. Ceux qui l'entourent ont été choisis avec grand soin et forment une troupe exceptionnelle. Quant à la pièce elle est admirablement montée.

TULANE

Le nouvel opéra comique qui a pour titre "The Forbidden Land" a fait une impression des plus favorables sur les habitués du Tulane. La musique vive et entraînante va devenir promptement populaire. Dès le début elle a plu au public. Elle est d'ailleurs chantée par d'excellents artistes.

THEATRE GREENWALL.

La troupe Baldwin-Melville dont les succès ne se comptent plus triomphe cette semaine au Théâtre Greenwall dans "Why Women Sin". Les artistes rivalisent d'entrain et de bric dans toutes les situations de cette pièce, situations dramatiques ou amusantes.

GRAND OPERA HOUSE

Il est douteux que "The Christian", le célèbre drame de Hall Caine, ait jamais été mieux interprété que par la troupe de M. Fourton qui le joue en ce moment au "Grand".

Le public apprécie la pièce et les artistes et envahit la salle de la rue du Canal à chaque représentation.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 43 Commencé le 13 Sept 1904

LA DÉLAISSÉE

GRAND ROMAN INÉDIT.

Par Georges Maldague.

DEUXIÈME PARTIE

Le Calvaire de l'Enfant.

IV

Suite.

C'était ce qui ressortait de précis dans l'esprit plutôt troublé du don Juan, qui s'appelait Guillain de Morcef.

Ce trouble, du reste, fit rapidement place à une complète lucidité.

Venu en voiture, le duc congédiait son coupé en sortant de l'hôtel.

Il lui fallait marcher, respirer l'air humide de cette fin d'après-midi d'hiver.

Cela lui remettait le cerveau complètement d'aplomb.

Et lorsqu'il sentit qu'il avait repris son équilibre, Guillain réfléchit.

Il connaissait bien le caractère d'Hurrayre, énergique, maître de lui jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

Il venait de le prouver.

Son attitude lui laissait croire qu'il avait sa résolution prise, avant de les surprendre, Sabine et lui, dans les bras l'un de l'autre.

Hurrayre n'était pas de ceux qui peuvent oublier.

Son calme n'était qu'apparent.

Ce qu'il cachait aurait sa manifestation prochaine.

Serait ce une séparation à l'amiable, voire la vie commune sous le même toit?

Ennemi du bruit et émettant à l'occasion ce principe qu'il faut cacher à tout prix au monde ce qui pourrait être prétexte à sa malveillance et à sa cruauté, pousserait-il, et de stoïcisme, et la peur du scandale, l'amour aussi de ses enfants, jusqu'à ne rien changer en apparence à son existence?

Serait-ce, au contraire, du jour au lendemain, l'éclat d'un divorce?

Cette dernière hypothèse amenait sur l'épiderme de Guillain un assez long frissonnement.

Le divorce d'Alexandre Hurrayre, c'était son divorce à lui, imminent, immédiat.

—Il y a deux femmes, lui répétait la duchesse, très peu de jours encore auparavant, dont je n'accepterai point la trahison, je n'ai pas besoin de vous les nommer.

Et cela en effet, était inutile.

Elles s'appelaient Charlotte de Chambrailles et Sabine Hurrayre.

Il savait que, cette fois, son amour ne retiendrait point Mary, car son amour serait détruit.

Et voilà qu'une idée jaillit dans le cerveau du duc.

Sa mise à exécution pourrait faire croire à Alexandre Hurrayre qu'il se dérobait.

Il lui importait peu.

Autant,—et quelles qu'en fussent les conséquences,—il eût couru au-devant d'un duel, ce dernier le savait bien, d'ailleurs,—autant il jugeait inutile d'attendre sur place des événements judiciaires, dont le retentissement aurait pour conséquence une rupture, qui était la seule chose qu'il redoutât.

Guillain se dirigea rapidement vers le parc Monceau.

En rentrant dans le monumental vestibule, où stationnait toujours un valet en culotte courte, M. de Morcef s'informa:

—Madame la duchesse est elle rentrée?

—Oui, monsieur le duc, madame la duchesse est rentrée.

—Dites que l'on m'annonce chez elle.

—Oui, monsieur le duc.

Quelques minutes plus tard, le duc entrait chez sa femme.

Elle aussi avait son boudoir, communiquant à son appartement particulier.

C'était une pièce empire, aux tentures d'un broché or pâle, qui faisait ressortir la boiserie sobre du meuble, aux incrustations de vieux cuivre.

Il semblait que Mary fût bien là dans son cadre, à la fois sévère et luxueux, commode, sans confort apparent.

Elle écrivait.

Le bureau sur lequel la jeune femme se penchait était une merveille de l'époque.

Nulle part, aucun fouillis de bibelots.

Quelques objets d'art pur, de haute valeur, et simplement sur le bureau, dans un vase de Sèvres fin et élancé, un bouquet de roses.

Ces fleurs triomphantes, renouvelées chaque matin — toujours des roses — eussent pu seules laisser soupçonner au visiteur qu'on y eût introduit et qui y eût attendu, que dans cette pièce, une femme venait s'asseoir et qu'elle y était chez elle.

Bien que madame de Morcef, eût répondu au domestique protocolaire, demandant si "Madame la duchesse pouvait recevoir monsieur le duc", qu'elle attendait ce dernier, elle ne parut pas s'apercevoir de son entrée.

Sa main continua à courir sur le papier gris perle, aux armoiries de la maison, qu'elle couvrait rapidement d'une écriture grande et ferme.

—Ah! ah! fit son mari en s'approchant, on rédige le petit journal de famille.

—Oui, fit-elle, et j'avertis mon père de notre arrivée vers la fin du mois.

—Notre arrivée! décidément vous voulez m'enlever?

—C'est un devoir, Guillain.

—Il ne faut jamais invoquer le devoir, Mary, ce mot est de ceux qui vous font reculer.

Elle le regarda de côté, sans lâcher la plume.

—Je ne puis cependant, dans le cas présent et quant à vous, évoquer le plaisir.

—Pourquoi pas?

Madame de Morcef s'arrêta d'écrire.

—Que voulez-vous dire? interrogea-t-elle, restant sérieuse, quoique un espoir dans les yeux.

—Je veux dire simplement que ça me serait au contraire une joie de faire cette traversée avec vous!

Les yeux loyaux de Mary plongèrent dans les yeux de son mari.

Elle ne prononça pas une parole.

Guillain ne détourna pas des siens ses yeux noirs, captivants, ardents et doux.

Elle le connaissait.... hélas!

Et elle ne résistait point, pourtant, au charme de ce regard.

C'est qu'il possédait un ascendant, particulièrement troublant.

Quand il voulait captiver, quand il disait: "Je t'aime", il était difficile de ne point croire qu'il disait vrai.

Cet homme était de ceux qui savent obtenir, tous les pardons.

Pourtant, ah! pourtant..... elle était bien lasse, de pardonner.

—Ce que je veux dire? fit le duc après un court silence, je pourrais vous le donner en mille .... Vous seriez assez méchante, pour ne pas deviner.

—Je ne sais pas si je suis méchante..... Mettez-moi seulement sur la voie.

—Eh bien, ma chère Mary, quand vous voudrez m'emmener à New-York.... je suis prêt à vous suivre.

—A condition, mon cher Guillain, que vous ne changiez pas d'avis d'ici-là!

—Après tout, si vous attendez trop longtemps!

—Et si je vous prends au mot?

—Qu'appelez-vous me prendre au mot?

—Si nous partions à la place de cette lettre?

—Pas ce soir, cependant.

—Elle n'arrivera que demain au Havre.... et la "Savoie" lève l'ancre demain soir.

—Duchesse, je vous sais la femme des résolutions.... Cependant vous ne songez pas à embarquer demain?

—Pourquoi? Nous n'aurions qu'à prendre demain matin vers les neuf heures le rapide du Havre.

—Peste! Mary, comme vous y allez!

—Vous voyez, Guillain, voilà déjà, que vous reculez.

—Eh bien pas du tout.... Je ne recule en aucune façon!

—Nous partons demain?

Le duc se mit à rire.

—Je sais que vous autres Américaines, vous parlez de la traversée de l'Atlantique comme nous parlerions de la traversée des boulevards.

Madame de Morcef approcha la main d'une sonnerie disposée sur son bureau.

—Un ordre simplement à donner, et nous n'aurons qu'à nous réveiller demain matin et à partir.... Les enfants seront prêts comme nous.

— Nous emmenons le monde joyeux?

—Mon père nous renverrait, je crois, si nous venions sans ses petits-enfants.

—C'est parfait.... Je ne demande qu'à nous trouver tout